

(N^o. 16.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

15 AVRIL 1799.

*Extrait d'un Dialogue poétique, intitulé: Oromase
et Arimane. *)*

Oromase à l'Homme.

Homme! je veux t'*approcher* de moi comme
une créature peut l'être d'un Dieu.

Je te donne la force.

Arimane.

Je la dompterai par la fatigue.

Oromase.

Le courage . . .

Arimane.

J'en ferai la colère.

Oromase.

La raison . . .

Arimane.

Je l'égarerai par les passions et par l'erreur.

Oromase toujours à l'Homme.

Pour ta félicité, je mettrai tous mes soins à
fabriquer mon dernier chef-d'œuvre. Dans les

*) Oromase, chez les Persans, étoit le bon principe, et
Arimane le mauvais principe.

*

plantes, j'ai fait de la fleur destinée à produire le fruit, ce qu'il y a de plus agréable, de plus brillant, de travaillé avec plus d'art. La femme sera la fleur du genre humain.

„A moi tous les élémens de la beauté, de la grâce, des vertus, de la sensibilité, de la bienfaisance et de la douceur. Arrangez-vous, combinez-vous pour plaire et pour enchanter. Je voulois créer l'homme à mon image, je n'ai pour la femme de modèle que le beau idéal. Qu'elle soit la plus parfaite des créatures visibles, et s'il se peut la plus heureuse!

Que son cœur batte plus vite que celui de l'homme; qu'elle vive plus en moins de tems, et cependant que sa carrière aussi soit plus longue; que des nerfs délicats portent à tous ses sens des affections rapides; que son pied léger soit propre à la danse et sa blanche main aux caresses; que sa taille élégante et ses membres arrondis appellent et peignent la volupté par tous leurs mouvemens, qu'un doux satin les couvre et ne puisse être touché sans embraser le téméraire!

Que ses beaux yeux soient le miroir de son ame, qu'on y lise *une indulgente et affectueuse bonté*: que même en se baissant, ils trahissent ses sentimens secrets.

Que son haleine répande le parfum de la pêche, qu'on en voie le duvet sur ses joues, que son sein éblouissant représente les globes célestes; qu'il offre au desir sa première jouissance, à l'enfance son premier aliment; et qu'on ignore à jamais

lequel du père ou du fils il aura rendu le plus heureux.

Que ses longs cheveux ondoyans et bouclés servent à tant d'appas de voile et de parure ; que l'enfant nouveau né puisse trouver sous eux un abri ; et quand le hasard, surtout quand la tendresse les entr'ouvrira , que son ami voie le ciel ouvert avec eux.

Leve-toi, déesse, dont les charmes émeuvent celui même qui l'a formée ; va régner sur l'homme qui se croira le maître, parce qu'il est le plus fort, et qui n'est le plus fort que pour te mieux défendre et te mieux servir.

Je te donne un besoin, l'amour : une affaire, l'amour : un devoir, l'amour : une récompense, l'amour.,,

On conçoit bien que ce chef-d'œuvre d'Oromase excite la jalousie d'Arimane. Celui-ci, fidèle à son caractère, ne demande pas mieux que de gâter ce que son rival a fait. Aussi ne manque-t-il pas de souffler dans le cœur de la femme *la vanité*, qui y fait germer la *coquetterie*. Mais ces petits défauts sont si peu sensibles aujourd'hui, et les femmes s'en sont tellement corrigées depuis quelque tems, que ce n'est pas la peine d'en parler, ni de rapporter le discours très-malhonnête du méchant Arimane.

Quelques détails sur Peking (tirés de l'ambassade du lord Macartnay).

La plupart des maisons de Peking n'ont qu'un étage,

aucune n'en a plus de deux, et les rues qui les séparent ont au moins cent pieds de large. Aussi la ville est-elle très aérée, très-claire et très-riante.

La première rue se prolonge en ligne droite à l'occident, et ne s'arrête qu'au mur oriental du palais de l'Empereur, appelé le mur jaune, à cause de la couleur des briques vernissées du petit toit, dont ce mur est couvert. On voit à-la-fois plusieurs édifices publics qui sont regardés comme appartenant à l'Empereur, et qui sont couverts de la même manière. Ces toits, entrecoupés par les cheminées, et décrivant par leurs sommets, comme par leurs côtés, de jolies courbes, présentent un coup-d'œil bien plus agréable que celui des longues enfilades en ligne droite. Ils sont ornés d'une infinité de figures, représentant soit des objets réels, soit plus communément des objets de fantaisie; et, par un beau soleil, brillant comme de l'or, ils saisissent l'œil par une apparence de grandeur dans une partie où l'on n'est pas accoutumé à la chercher. On voit près de la porte, des magasins immenses de riz. En regardant de là sur la gauche le long du mur de la ville, on aperçoit un bâtiment fort élevé, qui a la forme d'un observatoire, et qui a été construit sous la dynastie précédente, par l'Empereur Yong-loo, à qui, dit-on, Peking est redevable de ses principaux embellissements.

Le devant de presque toutes les maisons de cette rue, offre des boutiques peintes, dorées et ornées comme celles de Tong-choo-foo, mais dans un plus grand genre. Quelques-unes ont de lar-

ges terrasses, couvertes d'arbustes et de fleurs. Devant les portes des maisons sont suspendues nombre de lanternes en corne, en mousseline, en soie ou en papier, de formes si variées qu'on diroit que les Chinois ont tourmenté leur imagination pour les inventer. En dehors et en dedans des boutiques, sont étalées toutes sortes de marchandises.

Divers circonstances, autres que l'arrivée de l'ambassade, contribuèrent à augmenter la foule dont cette immense rue étoit encombrée. Une procession s'avançoit vers la porte, et l'habillement blanc de toutes les personnes qui la suivoient, ne pouvoit annoncer au premier coup-d'œil à des Européens qu'une cérémonie de noces. Mais en voyant paroître des jeunes gens plongés dans la douleur, on reconnut que c'étoit un enterrement; et bientôt après on en fut plus persuadé encore, à la vue du corps placé dans une belle bière carrée, surmontée d'un dais peint en couleurs vives et gaies, et précédé d'étendards en soie de diverses couleurs. Venoient ensuite des chaises à porteurs drapées en blanc, où étoient les parentes du défunt. Le blanc étant en Chine consacré au deuil, on y évite soigneusement d'en porter toutes les fois qu'on a à manifester des sentimens contraires. Aussi n'en voit-on jamais dans les cérémonies des mariages, comme on eut peu après l'occasion de l'observer dans une noce. La mariée, que l'époux n'avoit pas encore vue, étoit portée dans une chaise magnifiquement dorée, ornée de festons en fleurs artificielles. Elle étoit suivie de ses parens, de ses

amis et de ses serviteurs. . . . La foule qui remplissoit la rue n'étoit pas peu augmentée par les Mandarins de distinction, qui ne paroissent jamais sans une nombreuse suite; elle l'étoit sur-tout par les groupes de populace, qui environnoient les vendeurs à l'enchère, les marchands d'orviétan, les diseurs de bonne aventure, les chansonniers, les joueurs de gobelet etc. On assure que l'arrivée de l'ambassade fournissoit une ample matière aux histoires, dont le peuple s'empressa dans ce moment de repaitre sa curiosité. Il se répandit que dans les présens portés à l'Empereur, étoit tout ce qu'il y avoit dans les autres pays de curieux et d'inconnu jusqu'alors aux Chinois. On disoit gravement qu'entre autres animaux, il y avoit un éléphant aussi petit qu'un singe et aussi courageux qu'un lion, et un coq qui se nourrissoit de charbon: rien ne ressembloit à ce qu'on avoit vu jusque-là à Pekin. L'arrivée des étrangers excita une telle curiosité, que tout le peuple se détourna de ses diverses occupations, pour se porter en foule sur leur passage. Des soldats chinois furent employés, à la manière des constables, pour le retenir. Ils étoient armés de longs fouets, dont ils avoient l'air de vouloir frapper le premier rang, mais avec lesquels, dans le vrai, ils ne frappoient que la terre.....

Aussitôt que le cortège de l'ambassade fut parvenu au côté oriental du mur jaune, il tourna sur la droite et trouva le quartier du nord bien moins tumultueux que la rue qu'il venoit de suivre. On ne vit plus, au lieu de boutiques, que des maisons particulières dont l'extérieur n'avoit rien

de remarquable. Devant chaque maison étoit un mur, ou une toile étendue pour empêcher les passans de voir dans la cour où donne la porte de la rue. Ce mur est appelé *le mur de respect*. On s'arrêta vis-à-vis la triple porte, qui se trouve placée à-peu-près au milieu du mur septentrional du palais. Ce palais parut contenir dans son enceinte une étendue de terrain très-considérable, qui n'est pas uni comme toute la terre environnante. On y voit de petites montagnes d'un abord très-escarpé; et les terres enlevées pour les former ont fait place à de grandes masses d'eau. Du sein de ces lacs artificiels, dont les bords offrent une agréable irrégularité, s'élèvent de petites isles couvertes d'arbres, et de jolis édifices très-variés. Au haut de ces montagnes de hauteur inégales, sont bâtis les principaux palais de l'Empereur, dont l'ensemble a un air de féerie. Sur les sommités les plus élevées sont de grands arbres, qui environnent des maisons d'été, et des pavillons également bien entendus pour le plaisir et la solitude. C'est un de ces pavillons qui fut le théâtre de la cruelle scène par laquelle finit la race des Empereurs, qui avoient fait construire et embellir ce magnifique palais. Un homme que la fortune favorisa pendant quelque tems, comme si elle l'avoit destiné à devenir chef d'une nouvelle dynastie, se prévalut, vers le milieu du dernier siècle, de la foiblesse de la cour, de sa corruption et de cette indolence qui, plus encore que le luxe, avoit conduit à leur ruine les dynasties précédentes. Il marcha contre Pekin et se présenta à ses portes, avec une armée

qu'il avoit d'abord réunie par l'espoir de régénérer l'état, et qu'il sut conserver par le séduisant appât du pillage. L'infortuné monarque fut faiblement soutenu par ses sujets, et il n'eut pas lui-même assez d'énergie pour faire résistance. Mais animé de sentimens trop élevés pour se soumettre à un ennemi, qui avoit été son sujet, et déterminé à sauver sa fille unique du danger de se voir déshonorée, il la poignarda de sa propre main et finit sa propre vie par le cordon, dans un des pavillons dont on vient de parler.

P A R I S.

Suite du voyage autour des galeries du Palais-Egalité.

Un voyageur parcourt une contrée fertile en merveilles. Son dessein étoit d'y borner ses observations; mais si dans ses courses il apprend que dans un pays voisin, il se passe un évènement remarquable qui fournira matière à sa curiosité; que pour en être témoin il n'a point de tems à perdre, parceque les mêmes circonstances ne se renouvellent que de loin en loin; alors il abandonne un moment son objet principal, et fait une excursion dans la contrée qui doit offrir à ses yeux des prodiges étonnans, mais passagers. Telle est la conduite que je tiens aujourd'hui. Je voyageois au Palais-Egalité, lorsque j'appris que Paris n'étoit plus dans Paris, mais sur la route du bois de

Boulogne; que toutes nos belles alloient chanter à Long-Champ les matines de Cythère. Je pars, et me voilà dans les Champs-Elysées, près la grille de Chaillot. C'étoit le troisième jour de la cérémonie. Je m'attendois à un spectacle brillant; qu'ai-je vu? Des fiacres crottés, des chevaux éreintés, des cochers déguenillés, des carioles bien numérotées, bien engreloées, quelques jolies voitures qui, la veille, étoient chez le carrossier, et qui y sont retournées le lendemain. Rien ne ressembloit mieux, enfin, à une promenade de rentiers. Il y avoit cependant quelques élégantes, mais à pied, sans aucune espèce de luxe dans leur toilette. Assises sur des chaises, elles sembloient plutôt être là pour voir que pour être vues. Enfin, Long-Champ n'a présenté, cette année, que la caricature de ce qu'il étoit autrefois. Il faisoit pourtant le plus beau tems du monde. On eût dit que le printems avoit, ce jour là, convoqué tous les Zéphirs pour célébrer l'époque de sa renaissance. Mais est-il un beau jour là où l'on ne peut vous admirer, Mesdames? Le soleil avoit purgé l'atmosphère de toutes les vapeurs qui auroient pu intercepter ses regards. Il se promettoit le plus doux plaisir; vous avez trompé son attente: il ne vous a point vu, et depuis ce moment il cache sa tristesse sous le voile épais des nuages. Seroit-il donc vrai que vous boudez cet astre à qui vous devez vos plaisirs, et que fuyant son importune clarté, vous ne prétendez briller qu'à la lumière des quinquets et à la lueur des illuminations et des feux d'artifices? C'est une calomnie sans doute; autre-

ment vous feriez douter de la solidité de vos charmes. La vraie beauté n'a rien à craindre du grand jour, et le soleil ne fait que donner un nouvel éclat à la rose. Imitiez cette reine des fleurs, à qui vous ressemblez déjà sous tant de rapports; voyez comme elle ouvre son calice à ses rayons bienfaisans. Accueillez comme elle sa douce influence, si vous voulez, comme elle, conserver votre fraîcheur.

J'avois interrompu mon voyage pour aller vous offrir l'hommage d'une sincère admiration; vous avez frustré mon espoir, mais je n'aurai point regret à l'inutilité de ma démarche, si vous daignez profiter de mes conseils. Je retourne au Palais-Egalité. Il me reste encore quelques tableaux à crayonner, après quoi je volerai sur vos traces à Frascati, à Bagatelle, à Tivoli, où déjà les arts s'occupent à parer la nature pour y recevoir votre aimable cortège.

Extraits ou Fragmens (par le Cousin Jacques).

Sophie arrive à Paris, avec ses vingt ans et son cœur pur, loyal, tendre et neuf. — Bon! m'allez-vous dire, un cœur neuf à vingt ans! — Oui, citoyen, je vous prie de croire que toutes les femmes, même à Paris, n'ont pas le cœur usé à vingt ans. J'entends, moi, par un cœur neuf, un cœur qui n'a pas encore soupilé pour quarante-cinq objets différens; qui n'a pas changé d'inclination tous les mois, mais qui a conservé et nourri

le premier feu du véritable amour..... *Sophie* est présentée dans un petit comité de femmes aimables, qui l'accueillent on ne peut pas mieux. Elles l'invitent à un dîner d'*amis*, où l'on se pique de ne recevoir aucun homme. On doit s'y faire des confidences intéressantes, et notre sexe n'a pas besoin d'en être le témoin. Les convives seront : *Rosalie, Lucinde, Cloé, Lise et Fanny.*

Rosalie à Sophie.

Vous y viendrez, ma belle, n'est-ce pas? C'est pour vous seule que nous nous réunissons toutes cinq.

Lucinde à Sophie.

N'y manquez pas, mon ange!... Regarde donc, Cloé, comme elle est jolie! quelle figure céleste!

Cloé à Sophie.

Vous soupirez, ma chère! Votre cœur est gros; oh! vous avez du chagrin! allez, vous n'êtes pas la seule!... *Et Cloé soupire aussi.*

Lise à Sophie.

Vous nous direz ça; vous nous conterez tout ça; une confidence en vaut une autre; nous avons comme vous, le cœur pris; nous partagerons vos peines; vous partagerez les nôtres; rien ne nous gênera pour causer de nos amours.

Fanny à Sophie.

Chacune de nous a son amant..... Allez, ma belle! les hommes sont bien perfides!..... Nous parlerons de tout cela..... Après demain à quatre heures.

Toutes cinq.

N'y manquez pas, mon ange, n'y manquez pas!.....

Sophie présente à ses cinq nouvelles amies deux joues fraîches, colorées par la pudeur, sur lesquelles on applique cinq baisers qu'elle aimeroit mieux recevoir du seul objet qui la captive. Elle prend congé de ces Dames et retourne chez elle, enivrée du plaisir d'avoir sitôt rencontré cinq femmes qui sympathisent avec elle.

„Quoi, se disoit-elle avec transport? A peine ai-je mis le pied dans la capitale, que cinq personnes de mon sexe prennent intérêt à mon sort, partagent ma sensibilité, me confient le secret de leur cœur! et la douce confiance, la parfaite union, choses si rares en tout pays, règnent déjà parmi nous!..... Mais, en vérité, c'est un bonheur auquel je ne devois pas m'attendre! On m'avoit dépeint les femmes de Paris comme autant de coquettes, se faisant un jeu d'une affaire de cœur; et voilà que dans une seule maison, j'en trouve cinq fidèles à leurs amans!.... etc.

Le jour du dîner arrive: Sophie n'a garde de manquer au *rendez-vous*. Le cœur plein de l'objet qu'elle adore, elle a grand soin de prendre avec elle les dernières lettres qu'elle en a reçues, s'imaginant qu'entre femmes qui aiment, c'est une douceur inexprimable que la liberté de se communiquer les lettres dictées par l'amour.

Les cinq amantes de Paris étoient déjà rassemblées: Sophie les embrasse; grand accueil: Eh! bon jour, ma belle! — Eh, bon soir, mon ange! Eh, bon jour, mon adorable! — Eh, bon soir, ma charmante!..... On dîne: la première demie heure se passe dans le silence, à cause des domes-

tiques ; enfin , l'amour et les peines de cœur re-
paroissent sur le tapis.

Rosalie à Sophie.

Vous aimez , mon ange ! faites-nous part de
votre situation. Votre ami est-il grand , bien fait ?
Est-il brun ? Est-il blond ? Est-il joli garçon ?
Est-il riche ? Est-il instruit ? Est-il bien né ?
A-t-il de l'esprit ?

Sophie.

J'ignore tout cela , mais je sais qu'il est
tendre , fidèle , discret , et j'espère qu'il sera
constant.

Lucinde.

Ah ! la constance ! la constance !.... c'est là
justement ce qui fait le bonheur de la vie. Comme
elle est bien avec ce chapeau ! Où avez-vous
choisi ces rubans ?

Sophie.

Ils sont du choix de mon ami.....

Cloé.

Il a du goût , votre ami , d'ailleurs il le prouve
bien , en vous aimant..... mais il faut lui rester
fidelle , ma chère , prenez-y garde , Paris est plein
de séducteurs..... Avez-vous déjà été au bal ?

Sophie soupirant.

Hélas ! non , je n'ai point l'humeur dansante.

Lise.

Je crois , c'est l'absence qui vous chagrine...
et moi donc , ma chère amie , si vous saviez tout
ce que mon cœur souffre. Allons , buvons à nos
amours. A propos Lucinde , combien gagnates
vous hier à la bouillote ?

Lucinde.

Vingt louis, je crois; ma foi il étoit tems, je n'avois pas le sou.

Rosalie.

Comment denc? Licidas est riche pourtant.

Lucinde.

Oui, mais il donne tout à cette Julie, à qui j'arracherai les yeux.

Fanny

C'est affreux, cette Julie n'aime que l'argent, L'intérêt est le seul mobile de ces femmes-là..... et elles vous parlent d'amour!..... Hâtons-nous de dîner, car j'ai promis d'être de bonne heure à un thé, et je veux y regagner ce que j'ai perdu avant-hier.

Sophie modestement.

Mais il me semble, à moi, que, pourvu qu'on ne soit pas dans l'indigence, être aimé de ce qu'on aime est le parfait bonheur.....

Rosalie.

Ah, que c'est bien vrai! une honnête médiocrité suffit quand on est riche du cœur de son amant..... Mais je n'ai pas entendu arriver la voiture de *Damon*. S'il croit que j'irai à pied le joindre au spectacle, il se trompe..... Je ne peux plus faire un pas sans carosse.

On achève de dîner: Sophie pleure et cache son dépit; elle retourne chez elle en disant: „*Et voilà donc l'amour de Paris!*„

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 17.)

Cornette en crêpe, ornée d'une pointe de fichu.

Cette coiffure, qui tient du négligé et de la parure, se porte communément en blanc, et quelquefois en bleu-ciel ou rose. La passe, arrondie d'un côté, laisse échapper de l'autre une saillie qu'on remarque aujourd'hui à la presque généralité des chapeaux à la mode. Rien de plus commun que ces espèces d'irrégularités. Aussi est-ce pour nous un travail que de caractériser une forme quelconque. Il semble que les modistes n'ont d'autre but, dans leurs productions, que de nous *désappointer*. Elles croient avoir atteint le comble de la perfection, quand leurs chef-d'œuvres ont le mérite de ne ressembler à rien.

Dans les bonnets de crêpe, il est assez d'usage de jeter un petit fichu parmi la draperie. La pointe en est bordée et placée tantôt dessus, tantôt de côté; mais toujours à contre-sens.

Les robes n'offrent encore rien de nouveau dans leur façon. Elles se ressemblent à-peu-près toutes quant à la forme, et s'il y a quelque diversité, ce n'est que dans les manches, qui sont courtes ou longues, froncées ou pincées. La garniture inférieure présente quelquefois des singularités. On y a vu des arabesques, des losanges, des trèfles; on y voit aujourd'hui des pics. On y a voulu trouver des emblèmes. Je ne sais trop ce que présage dans la cartomancie un as de pic. Autant que je puis conjecturer, il annonce le plaisir,

le bonheur. Sous ce rapport, une garniture de pics seroit d'un favorable augure.

La figure de ce Numéro tient à la main un écran. C'est qu'en effet la Dame qui nous a servi de modèle en avoit un. Elle étoit aux troisièmes loges du théâtre Italien, et nous présumons que c'étoit pour se garantir de la réverbération du lustre. Nous n'aurions considéré cette particularité que comme une fantaisie, ou tout au moins comme une précaution nécessitée par une vue foible, si nous n'avions vu plusieurs personnes en faire le même usage. Le tems de porter des éventails fera sans doute bientôt disparaître cette innovation.

SPECTACLES DE PARIS.

L'auteur dans son menage, opéra en un acte, donné le 30 Mars au théâtre de la rue *Feydeau*, a eu le succès le plus complet.

L'intention de l'auteur, comme on le voit par la contexture du plan, a été de caractériser le poëte dans toutes les circonstances ordinaires de la vie. Gérald est marié et père d'une jeune fille, à laquelle il donne ses soins personnels pour son éducation. Enthousiaste de la poésie et de la saine morale, toutes ses compositions tendent à faire aimer la vertu et surtout à resserrer le lien sacré qui unit les époux entre eux et avec leurs enfans. N'ayant jamais parlé d'amour à sa fille, il suppose qu'elle en connoit à peine le nom; cependant elle est fort éprise du neveu d'un mathématicien, ami

ami de son père. Fortement attaché à sa femme et plein de complaisance pour elle, lorsqu'il n'est pas soumis à l'action de sa verve poétique; dans le moment où il veut célébrer les douceurs de l'hymen, et cherchant des expressions qui puissent convenir à son sujet, il est interrompu par sa femme qui le prévient qu'un jeune homme veut le voir; il s'emporte et se monte la tête à tel point qu'il la prévient qu'enfin, pour se soustraire à cette tyrannie, il prendra un parti violent et qu'il divorcera. La pauvre femme qui aime son mari, effrayée, s'afflige et pleure. Gérard, revenu à lui-même, se livre à son caractère, demande pardon, déchire les vers qui ont occasionné ce trouble, et propose même en réparation d'anéantir un poème en 18 chants. La femme consolée sauve le poème de la destruction et le lui rend. La femme à peine sortie, Gérard rassemble les feuilles déchirées par lui, pour continuer son ouvrage commencé.

Alexis, fortement épris des charmes de Célestine, fille de Gérard, s'est confié à son oncle, son ami, qui se prête à favoriser leur penchant mutuel. Il arrive chez Gérard; leur conversation se ressent des préventions qu'ils ont tous deux sur le genre de leur occupation. Le mathématicien trouve le poète à-peu-près fou; le poète s'irrite contre la sécheresse qu'imprime à l'ame la science des mathématiques. Nous ne suivrons point cette scène, nous la gâterions; elle est pleine de chaleur, de verve, de vérité, de nature et du plus excellent comique: c'est au théâtre seul qu'il faut la connoître. Pour intéresser Gérard au succès d'Alexis, le

mathématicien lui propose de faire une déclaration en vers , que le neveu puisse chanter à sa maîtresse. Cette proposition est comique, non-seulement en elle-même et par ses effets , mais encore par l'art qui amène Gérald à s'en charger. Les vers sont chantés par Alexis devant Célestine, que son père vouloit renvoyer , attendu qu'il s'agit d'amour , et qu'il ne faut pas éveiller chez elle un sentiment dont le père suppose que son cœur est si éloigné. Le jeune Alexis , emporté par sa passion , place dans un couplet le nom de Célestine. Le père étonné veut se fâcher ; mais il est bientôt ramené à son caractère par son ami, par sa femme, et par les instances des deux amans, qu'ils unissent.

Le Trésor , opéra en un acte, représenté au théâtre du *Vaudville*, a aussi obtenu des applaudissemens.

Arlequin doit épouser la fille de Cassandre, mais celui-ci, avare comme tous ceux qui portent son nom, ne veut donner la main de Mlle Cassandre qu'à un homme riche de 4000 fr. au moins ; et Arlequin, qui n'en a que 3000 de disponibles, est forcé d'aller à Paris pour y chercher le complément de la somme exigée. Avant de partir, il cache ses mille écus au pied d'un arbre, où Gilles, son soi-disant ami, a le bonheur de les découvrir ; ce Gilles, aussi fripon que sot, s'approprie ce trésor, offre sa main et sa fortune à Mlle Cassandre, est accepté par le père, et touche au moment de supplanter Arlequin, lorsque celui-ci revient de

Paris, s'aperçoit du vol, et apprend quel en est l'auteur; il feint pourtant d'ignorer le fait, et rencontrant Gilles, il lui confie, avec une apparente bonhomie, qu'il a caché un sac d'argent au pied d'un arbre, et qu'étant à la veille de repartir pour aller à la guerre, il veut déposer ce trésor entre les mains de son ami, avec un supplément de 1000 fr. en or, fruit de ses dernières épargnes. Gilles, tenté par l'appât d'une pareille augmentation, et loin de penser que son rival ait eu le tems de découvrir sa friponnerie, accepte le dépôt, et aussitôt qu'Arlequin est sorti, s'empresse de porter les mille écus au lieu où ils avoient été cachés. Arlequin reparoit au moment où le sac d'argent vient d'être remplacé au pied de l'arbre, et s'en empare avec transport, comme de sa propriété. Il l'offre aussitôt avec le supplément, au père de sa bien-aimée, qui, voyant la somme complete, ne demande pas mieux que de l'accepter. Gilles, témoin de cette scène et dupe de sa propre avarice, est bafoué par tout le monde, et le mariage de son rival se termine sous ses yeux.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoires de Miss Bellamy, célèbre actrice de Londres, traduits de l'anglois, 2 vol. in 8vo.

Tandis que des histrions de campagne, prenant le titre d'hommes de lettres, écrivent les ordures de leur vie crapuleuse avec une plume plus crapuleuse encore, et tirent vanité de l'infamie qu'ils attachent à leur nom; deux célèbres actrices de

Paris et de Londres , ont donné l'exemple de cette noble décence dont on doit parer , même ses égaremens , quand on les veut offrir aux regards du public.

Les aventures de deux actrices exposées aux hommages plus ou moins flatteurs des hommes à bonne ou mauvaise fortune, doivent être à-peu-près les mêmes, aux nuances près qui distinguent les caractères anglois et françois. Aussi Miss *Bellamy*, comme Hypolite *Clairon*, a-t-elle eu beaucoup d'adorateurs qu'elle n'aimoit point, des admirateurs qu'elle méprisoit, quelques hommes de mérite qu'elle estimoit froidement, et de beaux hommes sans mérite qui ont fait ses passions et ses malheurs.

L'ouvrage d'Hypolite Clairon a peut-être un peu trop d'apprêt et de dignité théâtrale pour de simples *mémoires* qui ne doivent pas avoir l'air d'un panégyrique , et dans lesquels on aime un style aisé et naturel ; mais si l'on trouve qu'elle se présente avec trop d'art et d'étude dans les scènes de sa vie privée , on se plaint à l'entendre quand elle développe, avec autant de finesse que de sagacité, tous les secrets de l'art du comédien.

Ce mérite de l'instruction manque absolument aux *mémoires* de Miss *Bellamy* ; elle n'y parle de sa profession qu'autant qu'elle est liée aux événemens de sa vie ; nulle réflexion sur son art ; nulles traces de ses études théâtrales. Absorbée par le sentiment de ses infortunes dont elle s'accuse elle-même avec une ingénuité touchante, son récit est rapide, son style a de la simplicité,

et une sorte d'abandon qui entraîne. Elle peint avec vérité, chaleur et précision, les objets dont elle est vivement affectée. L'exemple que nous allons citer ne laissera aucun doute à ce sujet. Cette actrice, si célèbre et si fêtée, se voyoit, par une suite d'imprudences et de dissipations, dans une affreuse détresse, poursuivie par d'impitoyables créanciers, menacée de la prison, et n'ayant devant ses yeux que le spectacle de sa misère. Le désespoir avoit éteint dans son âme toute confiance en l'être suprême; elle cessa de regarder le suicide comme un crime. Écoutons-là parler elle-même.

„L'esprit rempli d'idées sinistres, je sortis entre neuf et dix heures du soir. Je marchai lentement, afin d'arriver vers le milieu de la nuit au bord de la Tamise; je parcourus la plaine Saint-George, peuplée de vagabonds, dans l'espérance qu'ils m'attaqueroient, et que, furieux de ma misère, ils me plongeroient un poignard dans le sein. Ne rencontrant pas la mort que je cherchois, je pris le chemin du pont de Westminster. En y arrivant, je fis une pause; ensuite je descendis à pas lents les degrés, et je m'assis sur le dernier. Là, j'attendois avec impatience que la marée vint m'engloutir. Bien que je fusse déterminée à quitter la vie, je n'osois cependant me précipiter dans les flots. Je recommandai mon ame avec ferveur à cet Etre que j'offensois par mon défaut de résignation.

„La lune, entourée de nuages, ne jettoit qu'une foible lumière, à la lueur de laquelle je

pouvois distinguer les personnes qui passoient sur le pont, et dont mes habits de deuil m'empêchoient d'être apperçue. Rien donc ne pouvoit me distraire de mon projet, ni de mes réflexions aussi tumultueuses que les vagues qui m'alloient entraîner. Considérez cette femme autrefois chérie, fêtée, estimée dans sa profession, disposant des faveurs de la fortune, réglant la mode et les plaisirs, devenue la proie de l'indigence, de la douleur et de l'ignominie, poussant la témérité jusqu'à résister aux décrets du souverain juge, et à vouloir paroître devant lui avant d'y être appelée.... l'idée seule m'en fait frémir.

„N'ayant plus de sens que pour la douleur, j'étendois mes bras ouverts aux flots, et déjà je blâmois leur lenteur, lorsque cette puissance invincible, dont l'univers reçoit le mouvement, daigna jeter sur moi un regard de compassion. La voix d'une femme, qui parloit à son enfant, vint frapper mon oreille ; elle lui disoit dans des accens plaintifs et douloureux : *Hélas ! mon cher, tu me demandes du pain, et tu sais que je n'en ai pas un seul morceau à donner, même à ton père expirant !* Puis elle s'écria, dans l'excès de sa douleur : *Mon Dieu ! mon Dieu ! peut-on être aussi malheureux ! mais que ta volonté soit faite.*

„Les dernières paroles de cette exclamation vinrent, comme une étincelle électrique, se communiquer à mon cœur abattu. Frappée d'horreur en pensant au forfait que j'allois commettre, je versai un torrent de larmes, et je répétai dans l'effusion de mon cœur : *Que ta volonté soit faite.*

En tirant un mouchoir pour essuyer mes larmes, je trouvai quelques pièces de monnoie que je ne comptois pas avoir. Aussitôt, sentant renaître en moi cette sensibilité naturelle que le désespoir avoit presque étouffée, je courus vite les donner à cette infortunée, et je quittai le lieu qui devoit être le théâtre de mon crime, en rendant grâces au ciel qui m'avoit empêchée de le consommer.,,

A N E C D O T E S.

Jamais la vieillesse n'a été plus honorée que par les Spartiates; aussi le Lacédémonien Lysandre disoit que la vieillesse n'avoit nulle part de domicile si honorable qu'à Sparte, et qu'il étoit beau d'y vieillir. Un vieillard cherchoit une place aux jeux olympiques, et personne ne se dérangeoit; il ne fut pas plutôt au quartier des Lacédémoniens, que tous les jeunes gens se levèrent par respect; ce qui ayant été reçu avec de grandes acclamations *Grands Dieux*, s'écria ce vieillard, *tous les Grecs connoissent la vertu, mais il n'y a que les Lacédémoniens qui la pratiquent.*

Un jeune Spartiate, voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des litières, s'écria: A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard!

Lorsqu'un prince meurt au Japon, il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses sujets qui, par zèle, se fendent le ventre et meurent avec lui.

Ceux qui se font les plus belles incisions acquièrent le plus de gloire. Une relation insérée dans le recueil de Thévenot, fait mention de l'anecdote suivante. Un officier de l'Empereur du Japon montoit l'escalier impérial, lorsqu'un autre en descendoit. Leurs épées se choquèrent; celui-ci s'en offensa et dit quelques paroles à l'autre, qui s'excusa sur le hazard, et ajouta, qu'au surplus, c'étoient deux épées qui s'étoient frotées, et que l'une valoit bien l'autre. Vous allez voir, répond l'agresseur, la différence qu'il y a entre nos deux épées. Il tire en même tems la sienne et s'en ouvre le ventre; l'autre, jaloux de cet avantage, se hâte de monter, pour servir sur la table de l'Empereur un plat qu'il avoit entre les mains, et revient trouver son adversaire qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Il lui demande s'il respire encore, et tirant sur le champ son épée, il s'en ouvre le ventre à son tour. Vous ne m'auriez pas prévenu, lui dit-il, si vous ne m'eussiez trouvé occupé au service du prince; mais je meurs satisfait, puisque j'ai la gloire de vous convaincre que mon épée vaut bien la vôtre.

Une veuve vint se plaindre à l'Empereur Théodoric, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitôt appeller les juges. Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous-mêmes. Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince, un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce tems-là : Où sont les juges, dit

Théodoric ? On les amena devant lui. Et pour-
quoi, poursuit-il avec indignation, avez-vous pro-
longé pendant trois ans une affaire qui ne vous
a coûté qu'un jour de discussion ? Après ce repro-
che, il leur fit trancher la tête.

Un mauvais payeur passa une obligation paya-
ble à sa volonté. Assigné devant le juge, il sou-
tint que sa volonté n'étoit pas encore venue : Hé
bien, dit le juge, qu'on le mette en prison jus-
qu'à ce qu'elle vienne. Elle arriva dans le moment.

Proverbes Espagnols.

Dans les conseils, les murailles ont des oreilles.

La chasse, la guerre, la galanterie ; pour un
plaisir mille peines.

Fais bien, tu auras des envieux ; fais mieux,
tu les confondras.

Le renard sait beaucoup ; mais une femme
amoureuse en sait davantage.

La santé du corps est le pavot de l'ame.

Il n'y a point de plus fidèle miroir qu'un vieux
ami.

La langue est le témoin le plus faux du cœur.

L'espérance est le viatique de la vie humaine.

La négligence est l'émail de la vraie beauté.

Chacun est fils de ses œuvres.

Les actions de chaque homme sont le pinceau
de son naturel.

Celui à qui vous donnez, l'écrit sur le sable ;
et celui à qui vous ôtez, l'écrit sur l'acier.

Proverbe Russe.

On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte,
et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Proverbes Asiatiques.

Avec le tems et la patience, la feuille du mu-
rier devient satin.

Quiconque croit pouvoir contenter ses desirs
par la possession des choses qu'il souhaite, ressem-
ble à celui qui veut étouffer du feu avec de la
paille.

P O É S I E.

L'invitation captieuse.

As-tu dîné, me dit Cléante ?

Si je lui dis que non : — Ma foi, ni moi non plus.

Adieu : j'y vais : l'heure est pressante.

Ne perdons point de tems en propos superflus,

Si je dis, j'ai dîné : — C'est avoir trop de hâte,

Répond-il : tu l'as fait pour me désobliger.

J'ai de bonnes perdrix en pâte :

Je voulois t'en faire manger.

L'Inconstant sans l'être.

Pourquoi d'être volage

M'accuser sans raison ?

Les goûts sont de tout âge

Et de toute saison.

Malgré votre censure

Et ma légèreté,

Je suis, je vous le jure,

Fidèle à la beauté.

Elle me justifie,
Si je suis inconstant.
Par exemple, Julie
Est un objet charmant.
Ses airs, son injustice,
Par fois m'ont révolté;
Mais un peu de caprise
Sied bien à la beauté.

Elise m'en impose,
Et me traite en enfant.
C'est une belle rose
Que l'épine défend:
Elle a peu d'indulgence
Beaucoup de liberté;
Mais un peu d'exigeance
Sied bien à la beauté.

La jeune et folle Elvire,
A chaque instant du jour,
Par des éclats de rire,
Répond à mon amour;
Cette étrange manie,
M'a souvent rebuté;
Mais un peu de folie
Sied bien à la beauté.

Rosine, plus touchante,
Captive aussi mon cœur;
Tout en elle m'enchanté,
Jusques à sa langueur.
J'aime, je le confesse,
Plus de vivacité;
Mais un peu de tristesse
Sied bien à la beauté.

Voyez les fleurs nouvelles;
Chacune a ses couleurs,
Et moi j'aime les belles
Comme on aime les fleurs.

Toutes ont mon hommage,
Et, dans la vérité,
Je suis, bien que volage,
Fidèle à la beauté.

LE TISSERAND ET SON FILS,

F a b l e.

Jacques, le tisserand, logeoit avec son père;
Tous deux ils travailloient et vivoient doucement.
Le bon homme étoit vieux; il devint impotent,
Hors d'état de pouvoir rien faire;
Son fils le traîne à l'hôpital.
Quand un fils a deux bras, un métier, de l'ouvrage,
A nature peut-il faire un pareil outrage?
Aussi tous les voisins trouvèrent cela mal.
Soit honte, ou soit pitié, les jours de bonne chère,
Les jours qu'on fait la soupe au lard,
Jacques a soin de faire,
Pour le pauvre vieillard,
Une petite part.
Par son fils Colin il l'envoie,
Et l'enfant s'acquite avec joie
De la commission. Le bon papa mourut,
Le pleura qui voulut.
Jacques alors dit à sa femme:
Voilà mon père mort, Dieu veuille avoir son ame!
Il faut vendre le pot d'étain
Dans quoi nous mettions sa pitance.
C'est toi qui l'as serré, vas le chercher, Colin.
— Le vendre, mon papa! Voyez la belle avance,
Et quand vous serez vieux et que je serai grand,
Il me faudra bien cher en acheter un autre.
— Et pourquoi faire un autre? — Afin que mon enfant

Vous portez à l'hôpital..... — Serois-tu si méchant?
Ton père à l'hôpital! — Vous y mitez le vôtre.

Inscription pour le cabinet d'un sage.

Ici, sans nulle inquiétude,
Loin du bruit, du fracas des cours,
De la mort je fais mon étude
Pour apprendre à vivre toujours.

C O N T E.

Certain Richard, à l'avarice enclin,
Ouvrant chez lui les lois économiques,
Et de Lesnie épuisant les pratiques,
Dans beaucoup d'eau noyait le peu de vin
Qu'il donnoit à ses domestiques,
Et leur tailloit exactement leur pain.
Un jour il en vit un qui, pressé par la faim,
Ne songeant qu'à remplir sa panse,
D'une façon gloutonne exploitait sa pitance.
„Te verrai-je long-tems, coquin,
„Faire aller ainsi ton moulin,
Lui dit-il, perdant patience?
„Oui, répond le valet, votre moulin ira
„Tant que l'eau ne lui manquera;
„Et, grâces à vos soins, il en a suffisance.

L E S R E G R E T S.

Romance.

Ah! laisse-les couler mes pleurs,
Quand je gémiss que peux-tu craindra?

Ta voix augmente mes douleurs,
 Ta pitié me rend plus à plaindre.
 Tes préjugés, ton repentir,
 N'excusent point ton inconstance ;
 Tu peux renoncer au plaisir,
 Mais non recouvrer l'innocence.

Fidèle à ses jeunes amours,
 Ce ruisseau baignoit la prairie :
 On voulut détourner son cours,
 Tu le vois, sa source est tarie.
 Eh ! pourquoi résisteroit-on
 Au doux penchant qui nous entraîne :
 On s'éloigne avec la raison ;
 Mais c'est l'instinct qui nous ramène.

Je le vis au dernier printems,
 Ce nid de jeunes tourterelles ;
 Les époux tendres et constans,
 Les prenoient, dit-on, pour modèles.
 La mort frappa l'une des deux,
 Hélas ! sa compagne fidèle
 Ne forma point de nouveaux nœuds,
 On la trouva morte comme elle.

Ce chèvre-feuille s'enlaçoit
 Aux branches d'un rosier sauvage,
 Et sous son ombre il fleurissoit
 Sans craindre le vent ni l'orage.
 A présent qu'il est sans appui,
 Il rampe au pied de ce feuillage ;
 J'aime mieux mourir comme lui,
 Que de chercher un autre ombrage.

Q U A T R A I N.

Un pauvre homme aperçut dans sa chambre, la nuit ;
Un voleur qui croyoit trouver là quelque somme ;
Il fit un si grand cri que le voleur s'enfuit ,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme.

Contre un envieux.

S'il voit des gens aujourd'hui
Plus considérés que lui,
Aux chagrins ils s'abandonne ;
Il faut lui faire savoir
Que s'il se fâche d'en voir,
Il ne doit plus voir personne.

É N I G M E.

De cinq façons, lecteur, je ressemble à l'Amour,
Comme lui je porte des aîles ;
A la beauté, ce Dieu sait jouer plus d'un tour. . .
Comme ce Dieu, je fais mille larcins aux belles ;
Chacune le trouve charmant. . .
Je rencontre peu de cruelles ;
On le dit inconstant. . .
Je fais à tout moment
Des conquêtes nouvelles ;
Le cinquième rapport entre nous, le voici :
L'Amour se plaît aux champs, j'aime les champs aussi.

LOGOGYPHE ÉNIGMATIQUE.

Avec mes quatre pieds, je ne connois personne
Qui veuille se charger de moi ;

Chacun, sans balancer, à son prochain me donne,
Me rejette bien loin de soi,
Mais si vous me coupez et la queue et la tête
Qui, chez moi, ne différent pas ;
Chacun me fait alors un accueil fort honnête,
Et l'on me trouve plein d'appas.

C H A R R A D E.

On est payé pour mon premier ;
Il faut payer pour mon dernier ;
Le crédit soutient mon premier ;
L'argent entretient mon dernier.
Bien des gens, pour ne point payer,
Font tout uniment mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Esprit. — Celui du Logogriphe est : *Pistolet* (en
suprimant la dernière lettre : *Pistole*). — Celui de
la Charrade est : *Vertige*.



me d'orne,
la tête
mète,

ro est:
et (en
selni de

